Zeitschrift: Bulletin des Schweizerischen Elektrotechnischen Vereins, des Verbandes Schweizerischer Elektrizitätsunternehmen = Bulletin de l'Association suisse des électriciens, de l'Association des entreprises électriques suisses

Herausgeber: Schweizerischer Elektrotechnischer Verein ; Verband Schweizerischer Elektrizitätsunternehmen

Band: 66 (1975)

Heft: 20

Artikel: Problèmes d'hier et d'aujourd'hui

Autor: Galli, B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-915313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Problèmes d'hier et d'aujourd'hui

Par B. Galli

Conférence donnée à l'occasion de la 91e Assemblée générale de l'ASE, le 30 août 1975 à Lugano

Vous avez choisi, pour vos assises, cette fois, notre canton, et votre président m'a demandé de vous rappeler quelques caractéristiques, quelques problèmes, d'en faire avec vous en quelque sorte le tour du propriétaire, et j'essaierai de le faire un peu à ma manière, ce qui est mon droit, en toute conscience, ce qui est mon devoir.

En venant du sud, les terres tessinoises constituent l'avant-terrain des cols qui traversent le alpes, d'un col, en effet, le Saint Gothard, géographiquement le seul qui, en venant du sud, pénètre profondément dans le plateau, sans les barrages transversals constitués par les vallées du Rhin et du Rhône. Les lacs de Côme, de Lugano et le lac Majeur canalisent vers le Gothard tout mouvement d'hommes et de marchandises. La pose du premier pont à cheval de la Schöllenen, attribuée au Diable, a rélié l'Europe du sud et le Rhin: son importance matérielle, historique et culturelle a été, pour l'Europe entière, déterminante au cours des siècles.

L'Empire d'Autriche, par le soulèvement des Cantons primitifs, ne perdit pas seulement quelques vallées lointaines, mais la clé du passage des Alpes. Par les mêmes raisons la Suisse primitive s'empara de la Leventina, s'assura l'avant-terrain du Gothard vers le sud; il fallait déjà se défendre chez soi, après la chute de l'empire romain d'occident, descendre vers les plaines de la Lombardie pour vendre les vaches et acheter du blé. Par la Leventina il faillait dominer la vallée de Blenio, qui mène au Lucomagno, où vous trouverez, plus tard, avec l'abbaye de Disentis, le noyau des courants économiques, culturels, religieux, qui, en doublant le Gothard, permirent l'expansion du trafic vers la Suisse orientale.

Les vallées tessinoises constituent donc le noyau stratégique qui permit aux Cantons primitifs de s'installer, politiquement, à cheval des Alpes et qui forgea au cours des siècles suivants, la destinée du Tessin septentrional, qui s'arrêtait, toujours pour des raisons dictées par la nature, au col du Monte Ceneri. Bellinzona constitua avec sa configuration topographique, la «Talwehr» naturelle: les châteaux que vous avez admirés, eurent originairement leurs meurtrières dirigées vers le nord, pour défendre les plaines contre les incursions des montagnards: c'étaient les remparts du duché de Milan, la défense de la Lombardie, dominés par les cols des Alpes. Ceci détermina le fait historique que le Tessin méridional, au sud du Monte Ceneri ou à l'ouest de Bellinzona, connut des dominations différentes: les baux des Suisses, les vallées furent donc rattachées plus tôt et plus directement à la Suisse: il fallut que les Milanais fussent chassés de Bellinzona pour donner à la région de Locarno la valeur stratégique de barrage des accès à cheval du lac Majeur, à Lugano, au cours de la Tresa, à Capolago, Mendrisio, Chiasso, où se rejoignaient les routes de Lombardie, la valeur stratégique de domination de la grande voie des trafiques du sud au nord de l'Europe.

Les meurtrières des châteaux de Bellinzona furent tournées vers le méridien, le Castel Grande, Montebello et Sasso Corbaro devinrent les châteaux d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden: les liens matériaux avec la Suisse étaient mûrs pour devenir aussi des liens spirituels, enfin des liens politiques. La décision des Cantons, que le Canton de Bâle prit le premier, de renoncer aux droits de bail au Tessin, en devançant de quelques jours l'insurrection et la manifestation de volonté politique indépendente du Tessin, avec son rattachement définitif à la Suisse, en 1798, la chute de la Suisse médiévale et de la Renaissance, la constitution de l'état moderne sous l'influence de la France acheminaient le Tessin vers les débuts, difficiles et dangereux, de son existence comme jeune état dans la Confédération. Il est compréhensible que le Tessin ait constitué pendant quelques années un ensemble de deux demi-cantons, pratiquement le Sopraceneri avec le demi-canton de Bellinzona et le Sottoceneri avec le demi-canton de Lugano: avec l'Acte de Médiation le canton se reconstitua comme unité politique – en perdant toutefois le Misox, rattaché, par sa caractéristique d'avant-terrain du San Bernardino, à la Ligue des Grisons. Il fallait au Tessin comme en Suisse, trouver une capitale. Si Berne triompha sur Lucerne, Zurich et Zofingue, comme ville fédérale, mais dut renoncer à s'ériger en capitale suisse, les Tessinois eurent plus de peine pour trouver une entente. Ainsi Bellinzona, Locarno et Lugano furent, à tour de rôle, toujours pour une période de six années, le siège du gouvernement cantonal. Il fallut attendre 1878 pour en arriver à Bellinzona capitale du canton, mettre un point final aux déménagements des archives, permettre à la bureaucratie de prendre son rôle déterminant de continuité.

Mais entre-temps, ce qui prouve que les choses ne se passèrent pas dans une ambiance des plus favorables, la proposition avait été faite de créer une capitale nouvelle, une espèce de Brasilia avant la lettre, sur le col du Monte Ceneri, qui aurait dû s'appeler «Concordia» pour rappeler aux Tessinois qu'ils venaient de créer un état et non une fédération de vallées, et qu'il fallait enfin travailler ensemble. La rivalité entre Sopraceneri et Sottoceneri, dans des formes plus aimables et modernes, continue, si vous voulez, jusqu'à nos jours, bien qu'elle se manifeste pratiquement surtout dans la formation des listes électorales. L'histoire du Tessin, dans les livres qui en parlent, se résume en peu de pages qui embrassent tout le passé avant sa création comme état indépendant en 1803. La destinée des districts était dictée par leur condition de bail sans configuration politique propre.

Au début du millénie les terres tessinoises avaient suivi le sort des terres de Lombardie. Rattachées, après la chute de l'empire romain, à Ravenne, plus tard à l'Archevêché et au Grand-duché de Milan, à l'Archevêché de Côme, elles connurent les aspirations communales de l'époque.

Les statuts des vallées constituent les actes originaux d'une démocratie locale directe: la preuve d'une volonté d'indépendence et d'une certaine maturité politique que les événements suivants devaient supprimer. La Charte de Biasca de 1292 suivait de quelques mois le pact du Rütli. La Leven-

tina même n'était pas le sujet tranquille et docile qu'Uri aurait désiré.

Provenant du sud, avec l'intensification des trafics, les courants spirituels et culturels atteignirent des régions pauvres, substantiellement isolées, préoccupées de la vie quotidienne, dont les esprits plus éclairés, s'ils en furent, trouvèrent ailleurs leur possibilité d'affirmation. Une des premières traces, ou peut-être la première, de la conversion au christianisme des terres tessinoises, est bien le baptistère de Riva San Vitale que l'on fait remonter au Ve siècle, bâti sur les restes d'une villa romaine de garnison.

Chez nous, comme ailleurs, c'est en étudiant les églises, dans lesquelles le besoin de spiritualité se manifesta de manière durable, en attirant pour le salut des âmes les moyens financiers nécessaires pour bâtir, pour restaurer, pour embellir, que l'on retrouve les traces d'une civilisation qui suivait lentement et de loin le développement des régions plus riches et avancées.

Les églises romanes constituent dans notre pays le témoignage le plus important de l'histoire de l'art local, enrichi par le passage vers le nord d'équipes de peintres qui, en émigrant, cherchaient ailleurs les fruits de leur génie et de leur travail. Ainsi, dans la vallée de Blenio qui menait à Disentis, en Leventina qui menait au Gothard, Negrentino, Giornico pour ne citer que les églises les plus importantes témoignent clairement de la présence de noyaux, mi-religieux, mi-touristiques et commerciaux, selon la mode de l'époque, qui devançaient en importance le niveau culturel local. Il n'y a pratiquement pas de traces de l'époque gothique: il y a peu de traces de la Renaissance, du roman on passe presque directement au baroque. Cela s'explique probablement par la période de pauvreté que les terres tessinoises connurent jusqu'à une époque plus récente. On conserva, et parfois bien mal, ce qui existait, on créa bien peu de nouveau. Mais entre-temps, les terres tessinoises méridionales exportaient, si je puis ainsi m'exprimer, par centaines, par milliers, en Italie, en France, en Allemagne et plus tard en Pologne, en Russie même, des constructeurs, des architectes, des urbanistes, des sculpteurs, qui devaient laisser des traces durables au sein même des grandes capitales: Borromini, Maderno, Fontana travaillent à Rome et contribuent à sa splendeur de capitale de la Papauté impériale, Adamo d'Arogno donne l'essort au Dôme de Trento, Bonino de Campione sculpte le tombeau de Can Grande della Scala à Vérone, Pietro Antonio Solari travaille à la fin du XVe siècle au Cremlin, Baldassare Longhena bâtit l'Eglise de S. Maria della Salute à Venise, les Carloni, toute une dynastie, travaillent en Ligurie, à Saint-Gall, à Einsiedeln, Giovanni Maria Nosseni travaille à la Chapelle des Princes à Dresde en introduisant le goût de la Renaissance. Domenico Trezzini de Astano trace pour Pierre le Grand le plan de la ville de St-Petersbourg, Gilardi de Montagnola est l'un des principaux acteurs de la reconstruction de Moscou après la débâcle de Napoléon et l'incendie qui le retint au seuil de son rêve impérial. C'est par centaines, disais-je, voir même par milliers que les ouvriers provenants des terres tessinoises, qui se reflètent dans les eaux du lac de Lugano, entrent dans le grand courant des maestri comacini: c'est l'explosion presque incroyable de générations qui surent trouver – ailleurs – dans l'émigration la possibilité d'affirmer un génie que la tradition locale n'avait pas su enchaîner aux conditions modestes d'une vie rurale et bien pauvre.

Quelques peintres s'ajoutèrent à l'armée des bâtisseurs, des architectes et des sculpteurs: dont seulement un petit nombre reste dans l'histoire de l'art, mais les noms de Pier Francesco Mola de Coldrerio, Giuseppe Serodine d'Ascona, les Carloni de Rovio, Giuseppe Petrini de Carona, les Torricelli de Lugano trouvent dans l'histoire de l'art une place qui dépasse celle des petits-maîtres.

Je vous ai parlé d'une émigration culturelle: je ne peux pas oublier la vaste émigration économique qui est un des aspects les plus frappants de l'histoire de notre pays. Encore une fois par centaines, par milliers les tessinois des vallées et de la plaine ont cherché dans les régions les plus éloignées du monde et au-delà des frontières leur raison de vivre et de prospérer.

En Lombardie avant tout, comme il est naturel, mais aussi à Paris, à Londres, à la côte ouest de l'Amérique, en Amérique du Sud, en Afrique, en Australie, les Tessinois se sont implantés comme ouvriers, comme entrepreneurs, parfois dans les professions les plus humbles, parfois avec des réussites et des carrières éblouissantes.

Aux alentours de San Francisco, des vallées entières ont été labourées par des familles tessinoises provenant de la val Maggia, aux Halles de Paris il vous arrivera peut-être d'entendre le patois de Malvaglia, mêlé au parisien le plus pur, des quartiers entiers de Lima ont été bâtis par les Trefogli de Torricella, les Cassina du Malcantone, à Buenos Aires le club tessinois a été plus nombreux parfois que le reste de la colonie suisse: un journal tessinois paraît aujourd'hui encore en Amérique, qui porte les nouvelles suisses et du canton ainsi que les nouvelles des familles émigrées: dans les journaux tessinois vous trouverez les faire-part des mariages et des naissances de Tessinois de Californie, d'Argentine, d'ailleurs. La Pro Ticino, l'association des Tessinois qui vivent hors de leur canton, si elle a, il est naturel, de très nombreuses sections en Suisse, elle en compte de bien nombreuses partout dans le monde. Les Tessinois émigrés maintiennent, dans la première génération, la nostalgie de leur village et rêvent d'y revenir. Les générations suivantes, par contre, se sentent liées au sol qui les a vu naître, mais le désir de revoir le pays de leurs ancêtres continue à vivre d'une manière irrésistible.

Une des transmissions de la télévision tessinoise les plus heureuses nous a donné, au cours des dernières années, un tableau de la vie de nos compatriotes à l'étranger: il s'en est suivi un resserrement de liens, un courant de sympathie et de commotion qui conserve toute sa valeur. Un livre, écrit par M. Pedrazzini, qui décrit l'émigration tessinoise en Amérique du Sud, peut citer nommément des milliers d'émigrants tessinois, des travaux récents de M. Cheda constituent un témoignage émouvant des familles de val Maggia qui ont trouvé en Californie une nouvelle patrie. Je me souviens d'avoir rencontré, après la guerre, dans un village de val Maggia, un soldat américain, en vacances, un GI, comme on les appelait, qui me demanda où se trouvait le cimetière. Je le revis, peu après, qui en revenait, accompagné par une vieille femme qui s'entretenait avec lui tranquillement en anglais, peut-être même en américain: c'était une vieille femme qui, elle, était revenue au pays, n'avait pas oublié l'idiome de son enfance et avait pu montrer au soldat étranger, malade de nostalgie, les tombeaux de ses ancêtres.

Un Guggiari de Muzzano est devenu président de la République en Amérique du Sud, en Uruguay.

L'épopée de la communauté – communiste avant-lettre – créée par Mosé Bertoni, de val de Blenio, au Paraguay est entrée dans l'histoire. A la fin du siècle passé Bertoni, naturaliste et philosophe, partit avec une cinquantaine de gens de Blenio et de Biasca, et avec sa mère, pour émigrer au Paraguay et y fonder une communauté basée sur la propriété collective. La communauté se défit assez rapidement: la plupart des émigrés rentra. Mosé Bertoni devint ministre de l'agriculture. Les descendants de Bertoni restèrent là-bas: une petite ville s'appelle Puerto-Bertoni: les arrières-petits enfants du pionnier s'appellent aujourd'hui encore Winkelried ou Guillermo Tell Bertoni.

On peut se demander si une émigration tellement importante par nombre d'émigrés et par le temps durant lequel elle s'est produite, a appauvri le Tessin, soit sur le plan économique, soit sur le plan humain, ou si, au contraire, elle n'a pas créé un contre-courant d'intérêts, matériels et spirituels, qui ont fait sortir les Tessinois d'un isolement de petite province, pour leur ouvrir des horizons plus vastes.

Je crois que les deux effets se sont produits. Il est indéniable que les émigrants ont donné la preuve d'un esprit d'initiative et d'aventure qui aurait pu ouvrir au sein du pays des possibilités et des perspectives que d'autres ont su saisir. Il est vrai que «nemo propheta in patria», que personne n'est prophète dans son pays, que le contact avec d'autres mentalitées ouvre très souvent les cervaux, que les dangers d'une solitude intellectuelle et matérielle sont souvent plus graves que la necessité de se battre tout seul dans un milieu moins ouaté, où l'émulation et le devoir de survivre aiguisent les facultés personnelles.

Vous me reprocherez, à ce moment, de vous avoir montré, à l'occasion du tour du propriétaire, les salons d'honneur du passé, la galerie des ancêtres, de vous avoir parlé des Tessinois dans le monde et non des Tessinois au Tessin. Je m'en voudrais si ce reproche devait rester justifié. Parlons donc de ce Tessin d'aujourd'hui, qui cherche au sein de la Confédération, son avenir, son affirmation, dans un monde qui a changé de dimensions, son nouveau visage. Si les Tessinois, pour vivre, ont dû découvrir le monde en émigrant, le monde a découvert le Tessin à la fin du siècle passé, au moment où le chemin de fer a su passer les Alpes, où les routes et les moyens de communication ont créé ce phénomène de tourisme de masse, qui pour mon canton continue à constituer un des éléments économiques les plus importants. Tessin, pays de vacances, Sonnenstube der Schweiz, voyage de noce, évasion de la vie de tous les jours. Ceci, naturellement, pour les autres. Comme au restaurant, il y a ceux qui jouissent des bonheurs d'une table bien préparée et ceux qui travaillent à la cuisine. Du reste, nous allons faire nos vacances, nous-mêmes, ailleurs. Le tourisme a fait le Tessin moderne, a ouvert des portes qui, dans le passé, se fermaient aux frontières. Je dis frontières au pluriel: les frontières politiques, nous les connaissons; les frontières économiques créés par la nature, nous devons chercher à les franchir. Entre les derniers centres économiques et industriels du Tessin – disons entre la région de Bellinzona – et les premiers centres économiques et industriels du Plateau, disons Zurich et Lucerne, il y a des centaines de kilomètres difficiles à franchir. J'ai parlé du chemin de fer, qui est notre seule «route de Suisse» ouverte toute l'année: dans quelques années nous aurons l'autoroute du Gothard, qui sera notre «route de Suisse» de cette fin de siècle. Il est presque inimaginable que l'on ait dû se battre, sur le plan politique fédéral, pour que le réseau suisse et européen des autoroutes ne s'arrête pas d'un côté et de l'autre des Alpes. Sans récriminations: on s'est battu et le bon sens de l'histoire a gagné une bataille. Nous n'appartenons plus au méridien de l'Europe, mais à l'Europe toute entière. Et si nous en sommes un des passages obligés, c'est bien notre histoire même qui le dit. Le tunnel routier du Gothard est le deuxième Pont du Diable des Alpes, qui n'est pas enseveli sous la neige pendant neuf mois par an.

J'ai parlé des distances. Elles se traduisent en termes économiques, en coûts des transports, en durée des transports. Elles rendent difficile l'accès aux marchés nationaux: les autres frontières empêchent l'accès aux marchés étrangers. Voilà donc un pays agricole qui trouve dans le tourisme un marché international qui se place dans ses «ci-devant» villages: Lugano, Locarno deviennent des petites villes à vocation internationale, leurs alentours attirent des milliers de gens désireux d'un bon climat, de paix, de bon accueil, de propreté, d'ordre, et tout cela pour pas trop cher. Les troubles internationaux, l'insécurité politique et économique d'ailleurs attirent au Tessin, comme dans le reste de la Suisse, sous le parapluie d'une monnaie forte, d'une structure économique encore assez libérale, personnes et capitaux: trente-cinq banques, locales et internationales, à Lugano, constituent le troisième centre financier de Suisse.

C'est le tourisme des capitaux, cette fois, qui porte avec lui, comme toujours, bonheur et malheur, pour ceux qui sont au restaurant et pour ceux qui travaillent à la cuisine. C'est aussi une mentalité nouvelle qui s'élargit, qu'il faut suivre de près et aussi contrôler. On ne vit pas toujours facilement à un carrefour.

L'après-guerre a porté au Tessin, comme partout, mais plus tard, le boom économique. En 1946 nous exportions en Suisse alémanique et romande encore des milliers de maçons et de manœuvres qui devaient chercher du travail ailleurs. Nous avons, les années suivantes, importé des dizaines de milliers d'ouvriers étrangers qui ont vivifiés le marché des constructions, de nouvelles usines, de nouvelles initiatives. La haute marée de l'économie mondiale a rejoint le haut des falaises: elle nous a inondés de ses bienfaits, et aussi, comme tous les autres, de son inflation, de l'amélioration de la teneur de vie, des gains, des bénéfices et des hauts salaires, de nouveaux besoins et de la nécessité de trouver les moyens financiers pour les assouvir. Quand la haute marée se retire, elle laisse sur la plage les rebuts, normalement; derniers arrivés à l'arrosage, nous serons très probablement les premiers à sentir la sécheresse.

Il faudra rédimensionner beaucoup de rêves de grandeur facile, retrouver au moins en partie cette simplicité de mœurs qui fait la grandeur des pauvres et qui est la vraie richesse permanente. Si je dis «nous» je ne pense pas seulement aux Tessinois, mais aux Suisses, surtout aux Tessinois, parce que le monde s'est ouvert tout grand pour les marchandises que nous pouvons vendre, notre soleil, nos paysages, nos lacs et nos montagnes: lacs, beaux paysages, montagnes, il y en a ailleurs aussi, et les distances n'existent plus. Elles se mesurent aujourd'hui en francs ou en dollars: si la Suisse et le Tessin deviennent des pays trop chers, ils s'éloignent du

monde, se mettent en dehors des grands courants, seront à redécouvrir un jour. Mais, entre-temps? Entre-temps il faudra réapprendre à arracher à la terre des fruits moins copieux et surtout moins faciles, parce que, l'histoire nous le dit, rien ne dure éternellement, tout est, une fois ou l'autre, à recommencer.

Quand, après la guerre, on a essayé, en Suisse, de comparer les cantons entre eux, le Tessin figurait naturellement parmi les cantons pauvres. Il en tirait le bénéfice d'une attention particulière sur le plan fédéral, d'une compréhension pour ses problèmes particuliers, des subventions plus substantielles.

Notre génération a inscrit dans son programme le désir de changer de classification: de monter à l'échelle fédérale, au degré des cantons moyens, et cela par nos propres forces. Je crois que l'exploit a réussi en partie, mais l'équilibre reste instable. La basse marée s'est annoncée. Il faudra resister aux remous de l'eau qui se retire.

Deuxième minorité suisse, le Tessin – mais je n'oublie pas les autres régions de langue italienne – connaît les problèmes de la défense de son visage latin, de ses traditions, de sa culture. Il connaît aussi les problèmes de son affirmation politique au sein de la Confédération, de sa participation aux décisions fédérales, de sa présence dans la vie nationale. En plus, il essaye de participer activement à la mission internationale du pays.

L'effort scolaire tessinois est remarquable: avec la population d'une ville moyenne, fractionnée en quelques deux cent cinquante communes jalouses de leurs prérogatives, en huit districts conscients de leurs droits, le canton doit penser à la formation culturelle au moins jusqu'à la maturité ou certificat analogue, à la formation des instituteurs, à la préparation – sans un apport substantiel de l'industrie – d'ouvriers qualifiés.

L'accès aux écoles de rang supérieur, soit au niveau des technicums soit des universités et des écoles polytechniques, dépend essentiellement de la connaissance d'une deuxième langue. L'accès aux écoles supérieures italiennes, pendant de longues années entravé par les questions politiques, n'a pas repris après la guerre, pour des raisons différentes. Il est donc nécessaire pour un Tessinois, d'étudier au degré suivant l'école moyenne, en allemand ou en français. L'idée de la création d'une université tessinoise, en langue italienne, a agité les esprits tessinois dans les années vingt et suivantes. Elle a été abandonnée par une vision réaliste des faits. La population tessinoise ne serait pas suffisante, en nombre et en qualité, pour justifier une université locale. Son niveau ne serait pas celui qui honore nos principales villes suisses. Les universitaires tessinois n'ont aucun intérêt à naître, vivre et mourir dans leur verre d'eau. En fréquentant les écoles supérieures suisses ils amènent chez eux un souffle d'air du dehors, ils resserrent les liens fédéraux, ils participent à la vie des nouvelles générations suisses. Mais – il faut le reconnaître – ceci est jugé à sens unique.

Le reste de la Suisse ne profite pas, ou peu, de la présence de la langue et de la culture italienne au sein de la Confédération. La langue italienne, facultative dans les écoles moyennes suisses, ne jouit pas de préférence en concurrence avec l'anglais ou l'espagnol. Il est assez naturel qu'un suisse romand comprenne et puisse s'exprimer en allemand, qu'un suisse alémanique connaisse suffisamment le français: et ceci même au niveau d'une préparation scolaire primaire ou moyenne. Il n'est pas seulement naturel, mais nécessaire, qu'un Tessinois comprenne et parle les langues nationales, s'il veut vivre en Suisse. Ceci nous enrichit et, en même temps, nous diminue. Les universitaires tessinois, en rentrant de leurs études, sentent qu'il manque dans leur canton un centre culturel qui pourrait vivre seulement autour d'une université. La recherche personnelle, après les études académiques, manque de la base que seule une université peut créer et maintenir. Des voix se sont levées pour demander à la Suisse d'aider le Canton, dans ce cas la minorité de langue italienne, pour qu'il soit possible d'avoir au Tessin non pas une université tessinoise mais une université suisse dans la région de langue italienne.

Un point de rencontre, donc, limité même à certaines facultés ou fractions de facultés, au sein duquel les trois langues nationales auraient libre droit de cité, pour un rapprochement de la Suisse italienne au reste du pays qui ne se manifeste pas seulement en direction nord ou ouest. Ce problème semble rallier l'intérêt des autorités fédérales, sans l'aide desquelles il serait irréalisable et des milieux universitaires, qui ont toute la chance d'abandonner le cantonalisme pour s'adresser au fédéralisme, depuis que la Confédération se penche sur les problèmes culturels avec tout son poids spirituel et ses moyens financiers. Il s'agit de formules nouvelles, qui devraient rompre avec la tradition des universités existantes. Les moyens de surmonter les difficultés des différents idiomes existent aujourd'hui mieux que dans le passé. Dans ce domaine, comme dans le cadre de l'économie et du progrès, les Tessinois sont appelés à donner et non seulement à recevoir. C'est une tâche pour les intellectuels tessinois – et il en existe – de valeur incomparablement plus haute que toute querelle éternelle et toute revendication. Mais, pour représenter la culture italienne au sein de la Confédération, ils doivent rechercher une présence constante et active au sein de la culture italienne sans égard aux frontières, comme il est très souvent le cas pour les écrivains, penseurs, artistes romands et de la Suisse alémanique au sein des grandes cultures auxquelles ils participent.

Dans les vallées, au milieu des lacs, sous le ciel bleu de la Sonnenstube, vit, agit et opère une population laborieuse, journellement mise en face de ses problèmes les plus directs, qui désire être mieux connue, et peut-être même gagnerait-elle à être mieux connue.

C'est ce Tessin vivant d'aujourd'hui, à côté du Tessin éternel forgé par la nature et du Tessin du passé dont les vestiges nous sont chers, que j'ai essayés de rappeler à votre attention au cours de votre journée tessinoise. Puisse mon effort de faire avec vous un court tour de propriétaire ne pas avoir deçu votre attente. Il suffirait qu'il ait suscité un certain désir de connaître directement et mieux ce que mon récit n'a fait qu'effleurer.

Adresse de l'auteur:
Brenno Galli, Dr, avocat, président du Conseil de Banque de la Banque Nationale Suisse, via Ginevra 4, 6901 Lugano.